

Domenico Collacciani (École Pratique des Hautes Études, Paris)

Sur le « cartésianisme » de Clauberg : une relecture de la pensée claubergienne à la lumière des enseignements de G. de Neufville

Johann Clauberg était reconnu par ses contemporains comme l'un des interprètes majeurs de la pensée de Descartes. Son travail, à la fois érudit et théorique, a marqué la première réception de l'auteur des *Méditations*. Clauberg est cité dans la *Logique de Port-Royal* (1662), dans la *Philosophia S. Scripturae interpretis* (1667) de Meyer et dans les *Rémarques* (1671) de Poisson ; ses textes figuraient dans les bibliothèques de cartésiens tels que Malebranche et Spinoza. Nous nous proposons d'enquêter justement sur cette influence, en essayant de répondre à la question suivante : quel est le cartésianisme que Clauberg a répandu ?

La critique récente a mis au jour la voie par laquelle Clauberg est parvenu à « cartésianiser » la métaphysique scolastique (Verbeek, 1994 ; Savini, 2011). À notre avis, cette opération n'épuise pourtant pas la complexité de l'entreprise claubergienne, qui consistait non seulement à « cartésianiser » l'ontologie mais aussi à adapter Descartes aux principes de l'École. Ce dernier mot évoque évidemment la scolastique en général, mais nous le retiendrons plutôt dans son sens strict, en tant qu'il dénote le lycée de Brême, où Clauberg a fait ses études sous la direction du médecin Gerhard de Neufville. Plusieurs passages de l'œuvre claubergienne attestent que l'empreinte du maître a continué à marquer l'auteur longtemps après sa conversion au cartésianisme.

Dans l'ouvrage posthume de Neufville, intitulée *Physiologia seu Physica generalis* (1645), nous avons trouvé un aperçu complet de ses cours. La première partie (*Physica generalis*) ébauche un plan de recherche visant à corriger la méthode inductive de Bacon par des principes tirés d'Aristote. Le but de ce syncrétisme était de rendre viable le grand projet de l'*Instauratio magna* que le philosophe anglais avait conçu mais jamais accompli. Se passant de tout principe général, Bacon s'était condamné à une recherche aveugle et, par conséquent, infinie. Il fallait donc diriger la récolte des expériences suivant une définition *a priori* de l'objet physique comme « l'étant qui possède en soi la cause de ses affections ».

Le premier texte claubergien, les *Elementa metaphysicae sive Ontosophia* (1647), s'avère être en continuité avec les *Elementa physicae* du maître. Ces deux ouvrages présentent une profonde identité structurelle. L'exercice du jeune Clauberg paraît en fait une généralisation de la méthode de Neufville : l'étant physique y devient l'étant en général dont les affections sont communes à Dieu et aux créatures. Au moyen d'un élargissement du domaine de la science, Clauberg a essayé de fonder la science des axiomes généraux désirée par Bacon et amorcée par Neufville. L'analyse de la source physique de la métaphysique de Clauberg nous permettra ainsi de saisir l'origine des quelques notions obscures de l'*Ontosophia*, comme celle d'*inductio metaphysica* ou de *demonstratio*.

Même les ouvrages cartésiens des années suivantes se rattachent au projet de Neufville. Sa pensée radicalement éclectique est non seulement à la base de toute la pédagogie de la *Logica vetus et nova*, mais aussi une référence essentielle pour comprendre certains éléments de l'interprétation claubergienne de Descartes. Deux thèses en particulier retiendront notre attention en raison de leur intérêt théorique et de leur fortune : l'interprétation du *cogito* et celle du doute.

Le dernier chapitre de la *Dubitatio cartesiana*, portant sur la comparaison entre *dubitatio verulamiana* et *dubitatio cartesiana* ainsi que sur la préface à la *Physiologia* de Neufville, sera le point de départ de notre examen. Nous expliquerons « l'affaiblissement du doute » de Clauberg (Savini, 2011) par son identification à la première règle du *Discours de la méthode*.

Nous aborderons enfin le sujet du cogito dans la *Logica*. Cet argument central de la métaphysique de Descartes est déplacé dans l'ordre de l'argumentation et traduit dans un lexique qui finit par en changer la signification. Selon Clauberg, le « je pense, je suis » n'est pas l'issue du doute, mais plutôt une application particulière des règles de la logique. Cette thèse est soutenue par l'usage massif de la terminologie du *Novum organum* : le *cogito* serait alors une *inductio legitima*, dont la seule *instantia* à considérer serait la conscience. En relisant les textes de Bacon, nous montrerons que la méthode empirique de l'*Instauratio magna* est au cœur de la 'logique cartésienne' de Clauberg. L'*ego* du *Discours* et des *Méditations* n'y agit que comme l'exemple le plus heureux d'une bonne induction : un exemple éminemment pédagogique que le maître doit montrer à ses élèves.

Au moyen de la pensée cartésienne, Clauberg a cru pouvoir accomplir une idée de la science et de la méthode qui lui étaient préexistantes. Ses lecteurs allaient toutefois oublier ce projet initial : Spinoza et Meyer, par exemple, n'en garderont qu'une interprétation de Descartes épurée des thématiques les plus dangereuses et décidément orientée vers l'analyse du langage.
